

Chapitre 2

Éléments d'analyse interlocutoire

Alain Trognon

Introduction : Situation de l'analyse des conversations

Ce sont des innovations technologiques qui ont rendu possible l'Analyse des Conversations. Cette discipline prend en effet son essor alors qu'apparaissent sur le marché des techniques de plus en plus sophistiquées d'enregistrement du son et de l'image (magnétophones et magnétoscopes) ainsi que de reproduction des événements observés. Leur principale conséquence a été de constituer la conversation en un *objet empirique pleinement accessible à l'observation*, pouvant dès lors fournir la base d'un programme scientifique. Sacks note ainsi dans ses célèbres *Lectures* que l'Analyse Conversationnelle est issue de cette conjoncture :

« J'ai commencé à travailler avec des transcriptions de conversations enregistrées. Ce type de matériel avait une propriété bien particulière qui était de pouvoir être repris. Je pouvais ainsi le transcrire puis l'étudier extensivement aussi longtemps que je le voulais. Les transcriptions d'enregistrement restituaient assez bien ce qui s'était passé. Aussi n'est-ce pas à partir d'un quelconque intérêt pour le langage ou à partir d'une théorie de ce qui devait être étudié que j'ai commencé avec des transcriptions de conversations enregistrées, mais simplement parce que je pouvais les manipuler, les étudier à loisirs et aussi, par conséquent, parce que d'autres pouvaient se rapporter à ce que j'étudiais et faire ce qu'ils pouvaient si, par exemple, ils voulaient être capables de contester mes analyses » (Sacks, 1984, traduit par moi AT).

Bien que l'Analyse Conversationnelle soit un programme spécifique au sein de l'Analyse des Conversations¹, la remarque ci-dessus, de l'un de ses fondateurs, vaut pour toute l'Analyse des Conversations.

1. Au départ, l'Analyse Conversationnelle a été conçue comme une démarche d'invest-

Les conversations devenant des objets empiriquement accessibles à l'observation, un domaine de recherche s'est organisé au cours des vingt dernières années, au confluent de la sociologie, de la psychologie (dans tout l'éventail de ses sous-disciplines), de la linguistique, de la philosophie du langage et de l'intelligence artificielle, chacune d'elles trouvant dans l'Analyse des Conversations matière à nourrir et à renouveler ses propres questionnements. Mais bien qu'à l'intersection de différentes disciplines, ce programme de recherche qu'est l'Analyse des Conversations n'en est pas moins un programme relativement autonome qui puise son homogénéité de son appartenance de plein droit à la pragmatique conçue, à la suite de Morris (1938), comme l'étude de l'usage des signes et en particulier des signes linguistiques ; de sorte que comme l'écrit Dascal (1992, p. 41, traduit par moi AT) : « Les conversations, ainsi que d'autres formes de discours, sont des illustrations primaires d'usage du langage. En tant que telles, elles appartiennent à la Pragmatique, qu'on définit généralement comme la théorie de l'usage du langage ».

Or ce n'est nullement un hasard si la conversation se trouve au confluent de différentes disciplines. Cette position correspond au contraire à une propriété intrinsèque des conversations, qui est de constituer une sorte de matrice primaire (primitive, précoce) d'accomplissement des rapports sociaux et de la pensée, cela au travers de l'usage du langage. Autrement dit, c'est parce que la conversation est la matrice de l'usage du langage qu'elle constitue une activité naturelle d'élaboration et d'exercice de la rationalité (Grusenmeyer & Trognon, 1996; Trognon, 1992, 1994, 1997) ; c'est parce que la conversation est une séquence d'actions que des rapports sociaux s'y réalisent ; et c'est parce que la conversation est un tout qu'elle réalise simultanément les deux dimensions précédentes et qu'elle appartient ainsi à différentes disciplines et à leur intersection.

tigation des structures normatives des raisonnements impliqués dans la compréhension et la production de l'intelligibilité du déroulement de l'interaction. L'objectif est de décrire les procédures par lesquelles les locuteurs produisent leurs propres comportements et comprennent et s'approprient les comportements d'autrui. La ressource fondamentale de l'analyse est l'interaction elle-même, les formes d'interaction constituant cette ressource parce qu'au cours de l'interaction, intentionnellement ou non, ses participants, en produisant leurs propres actions, déploient implicitement leur compréhension et leur analyse de ce qui est en train de se passer pendant que cela se passe. L'Analyse Conversationnelle développe une technologie analytique qui capitalise la propriété précédente. L'analyse des séquences d'interaction et des tours de parole qu'elles comportent est son principal centre d'intérêt. Plus fondamentalement, l'Analyse Conversationnelle étudie l'organisation séquentielle de l'interaction et du raisonnement qui l'habite. » (Heritage, 1990, p. 27, traduit par moi AT ; voir également Grusenmeyer & Trognon, 1996, 1997 et Trognon, 1994).

Pour une théorie des propriétés socio-cognitives de la conversation

Objectif de l'analyse interlocutoire

L'objectif du présent travail est de proposer une théorie susceptible de fonder une analyse des séquences conversationnelles qui concrétise la thèse que la conversation constitue une matrice d'accomplissement des rapports sociaux et de la pensée.

Ne sera donc pas avancée ici une théorie *globale* des séquences conversationnelles (et encore moins un exposé des différents aspects de cet objet extrêmement complexe qu'est une conversation ; il en existe d'ailleurs d'excellents, par exemple dans les travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni, 1990, 1992, 1995). Ce que je proposerai, donc, est une théorie *circonscrite* prenant pour objet les séquences conversationnelles en tant qu'elles accomplissent des événements sociaux *et* des événements cognitifs, en détaillant tout particulièrement ces dernières en raison de leur importance dans de nombreux domaines de la psychologie : psychologie sociale du travail, psychologie du développement et psychologie cognitive. J'insiste afin qu'il n'y ait nulle confusion et que l'on n'aille pas m'opposer qu'il y a bien autre chose dans les séquences conversationnelles que ce qu'appréhende la théorie que je vais présenter. Cela est évident. Mais en proposant un discours circonscrit à l'engendrement des événements socio-cognitifs au sein des interlocutions, j'espère susciter un débat dont la référence soit à peu près partageable. J'espère peut-être plus encore, en rapport avec l'objet de notre ouvrage, que mes propositions contribueront à permettre de décrire comment un sujet apprend au cours d'une interaction.

Analyse interlocutoire et Pragmatique

La "logique interlocutoire", car tel est le nom, un peu prétentieux, que cette théorie a reçu de la part du groupe qui l'élabore actuellement à Nancy, n'est pas non plus à proprement parler une théorie *présentant des objets nouveaux*. Elle n'en est pas moins originale, sous trois rapports.

Premièrement, la logique interlocutoire *intègre* (combine, compose en un discours cohérent) des théories relativement indépendantes les unes des autres (Ghiglione & Trognon, 1993; Trognon & Brassac, 1992; Trognon & Kostulski, 1996). Il s'agit, en l'espèce, de la théorie des structures hiérarchiques de la conversation (Moeschler, 1985; Roulet, 1995; Roulet et al., 1985) et de la sémantique générale (Vanderveken, 1988/1990) qui, elle-même d'ailleurs, articule la logique illocutoire (Searle & Vander-

veken, 1985) avec la logique intentionnelle (Brassac & Trognon, 1995). L'organisation qui en résulte est résumée dans le schéma ci-dessous.

Logique Interlocutoire		
Théorie des structures hiérarchiques de la conversation (Roulet <i>et al.</i> , 1985) = Théorie des connections inter-illocutoires	Sémantique Générale (Vanderveken, 1988, 1990)	
	Logique Illocutoire (Searle & Vanderveken 1985) = Théorie de la réussite des illocutions	Logique Intentionnelle = Théorie de la satisfaction des illocutions

Ces théories seront ici supposées connues. Elles devraient d'ailleurs appartenir à la culture de base de tout chercheur s'intéressant à l'interaction ou à l'interlocution. Quoi qu'il en soit, c'est rapporté à ces théories qu'il conviendra d'évaluer les propositions que je vais être amené à faire et non à d'autres. Cela explique également les parentés que le lecteur averti ne manquera pas d'observer, par exemple avec la théorie modulaire défendue par Roulet (1995).

Analyse interlocutoire et propriétés de la conversation

La logique interlocutoire est une théorie empirique. Elle est conçue en fonction des propriétés *phénoménales* de la conversation. Les principales propriétés que nous avons la prétention de réfléchir sont la *localité*, la *surdétermination* et la *processualité*.

C'est à la notion de localité que se rapporte la citation suivante de Garfinkel (1990, p. 77, traduit par moi AT) lorsqu'il écrit que : « n'importe quel phénomène de logique, d'ordre, de raison, de signification, de méthode est à découvrir et se découvre, se spécifie et est spécifiable uniquement en tant qu'événement d'ordre produit localement et naturellement explicitable ». La notion de localité signifie que les choses émergent d'une conversation moins comme l'accomplissement d'un plan préalable que comme la composition graduelle partiellement inintentionnelle d'une succession d'actions locales et situées au sens de Suchman (1987). Le plan qu'on reconnaît dans une interaction est autant rétrospectif que prospectif. Et c'est d'ailleurs pour cette raison qu'on peut apprendre dans une conversation. Par conséquent, (la représentation d') une séquence conversationnelle doit accompagner sa progression séquentielle (Grusenmeyer

& Trognon, 1995, 1996, 1997; Heritage, 1990; Levinson, 1983; Trognon, 1994; Trognon & Grusenmeyer, 1997; Trognon & Kostulski, 1996), elle doit être engendrée pas-à-pas, au fur et à mesure et dans l'ordre de ses adjonctions successives ; l'analyste d'une conversation se mettant ainsi dans la même position que les conversants, conformément à l'attitude qui lui est demandée en Analyse Conversationnelle. En effet :

« les conversations, contrairement aux monologues, offrent à l'analyste une ressource analytique très intéressante : chaque tour de parole qui en suit un autre réalise une analyse de celui qui le précède par son récepteur. Les participants à une conversation en se donnant ainsi leurs analyses les donnent également à l'analyste » (Levinson, 1983, p. 321, traduit par moi AT ; voir également Ghiglione & Trognon, 1993; Heritage, 1990, p. 28).

Ainsi :

« Autant que possible, les catégories d'analyse devraient être celles dont on peut montrer que les participants les utilisent eux-mêmes pour donner sens à l'interaction. Les constructions théoriques immotivées et les intuitions qui ne sont pas matériellement fondées doivent être évitées. De là, ce structuralisme strict et parcimonieux, cet ascétisme théorique et cet intérêt presque exclusif aux données en quoi consiste l'Analyse Conversationnelle » (*ibidem*, p. 295).

La notion de surdétermination signifie que tout élément conversationnel est à la fois un événement social *et* un événement cognitif, que ces deux aspects ne sont pas des parties séparables ou indépendantes de l'élément conversationnel bien qu'ils en soient *dérivables* (comme on dit d'une fonction) sur l'une ou l'autre dimension. Elle signifie aussi que c'est en tant qu'événement *social* que *l'événement* social contribue à *l'événement cognitif* et inversement. Cela, quel que soit l'ordre de l'élément conversationnel considéré, c'est-à-dire qu'il soit d'ordre microscopique (par exemple un acte de langage élémentaire) ou d'ordre macroscopique (par exemple une action collective distribuée sur plusieurs interlocuteurs, comme l'accomplissement d'une division par deux enfants étudié pages...). Aussi la logique interlocutoire est-elle requise dès lors que « le social n'apparaît plus comme une réalité externe dont on pourrait contrôler l'influence par des paradigmes adéquats, mais comme une réalité interne à tout processus cognitif (et que) l'observateur ne peut accéder à la réalité d'une démarche cognitive que lorsque celle-ci se manifeste, c'est-à-dire se communique d'une façon socialisée à des interlocuteurs » (Perret-Clermont & Nicolet, 1988, p. 13). Elle l'est en particulier dès lors qu'il s'agit d'accorder une méthode d'analyse aux thèses interactionnistes en psychologie. Piaget soutenait (1928, 1976) par exemple que l'échange social constitue une matrice du développement cognitif, que le fait que les « individus s'informent, collaborent, discutent, s'opposent, etc. » leur

donne un accès à la rationalité (voir également Doise, 1988, p. 421). Il ira même jusqu'à affirmer l'isomorphisme des formes d'équilibre de l'échange coopératif et de la pensée monologique. Comme le rapporte Flieller (1986), la coordination des actions, par exemple l'action de construire un pont enjambant une rivière (Piaget, 1945, 1951) ou encore, l'action uniquement intellectuelle de se mettre d'accord sur une proposition (Piaget, 1940), possède pour cet auteur les mêmes propriétés de réversibilité et de conservation que la structure logique de groupement. Souscrire à de telles thèses impliquent de recourir à des méthodes susceptibles de les illustrer. La logique interlocutoire (ou une conception analogue) est enfin nécessaire si l'on veut donner un contenu *empirique* à certains concepts centraux comme le concept de "conflit socio-cognitif" (Trognon, 1992).

La notion de processualité, qui condense en quelque sorte les deux autres, renvoie à l'idée que les éléments microscopiques ou macroscopiques d'une séquence conversationnelle sont progressivement élaborés au fur et à mesure du déroulement de la séquence.

Le fait que la logique interlocutoire soit conçue en fonction des propriétés phénoménales de la conversation et le fait qu'elle intègre des théories relativement indépendantes ne manquent pas de rétroagir et de modifier parfois profondément des parties des théories qui sont à la source de la logique interlocutoire. Ainsi : des lois qui sont monologiques en sémantique générale deviennent des lois par défaut (Brassac & Trognon, 1996; Ghiglione & Trognon, 1993; Trognon, 1993 ; Trognon & Brassac, 1992) ; la loi selon laquelle la satisfaction d'un acte de langage directif et promissif entraîne sa réussite est étendue aux assertifs (Trognon, 1991, 1993, 1997; Trognon & Brassac, 1992), bien que restant toujours une loi par défaut ; il existe une voie conversationnelle de l'*uptake* (la réussite d'un acte de langage peut se constituer conversationnellement, Trognon, 1994) ; tous les actes de langage, y compris les expressifs contribuent au déploiement du contenu représentationnel de l'interlocution (Trognon, 1995).

Les objets de l'interlocution

Soit donc une séquence conversationnelle (A_i, \dots, A_{i+n}) d'au moins deux composants produits par des interlocuteurs différents entrant en relation d'une manière ou d'une autre, mais pas nécessairement coprésents physiquement (*cf.* le courrier électronique). Quels types d'objets est-elle susceptible de receler ? A considérer la littérature depuis une trentaine d'années, il semble que l'on puisse dire que trois types d'objets ont été

identifiés. On les dénommera, des plus microscopiques ou plus macroscopiques : les échanges, les structures et les transactions. Les transactions sont des *groupes réguliers* de structures et ces dernières sont des *groupes réguliers* d'échanges. Analogiquement, les échanges, les structures et les transactions sont à l'interaction ce que les atomes, les molécules et les macro-molécules sont à la chimie.

Les échanges

L'échange est l'unité de base d'une interlocution ; "de base" en ce sens qu'il constitue la plus petite unité "dialogique" de l'interaction (Goffman, 1973; Ghiglione & Trognon, 1993; Kerbrat-Orecchioni, 1990; Moeschler, 1985, 1989; Roulet et al., 1985). Bien que les auteurs divergent sur la taille de l'échange et parfois sur sa composition, il n'en est aucun en Analyse des Conversations qui ne l'ait pas défini comme l'unité de base de l'interlocution. Aussi ne développerai-je pas plus avant ce point ici, supposé connu et déjà fort bien présenté dans des ouvrages de qualité (Kerbrat-Orecchioni, 1990), sauf pour préciser la notion de complétude d'un échange. Nous dirons ainsi, en accord partiel avec Roulet (1985, 1992), qu'un échange est complet lorsque l'illocution qui l'a initié est satisfaite.

Les structures

Plus macroscopiquement, les échanges sont organisés en structures. Dans celles-ci, ils se présentent selon deux types d'enchaînements : des enchaînements linéaires d'une part dans lesquels les échanges se succèdent en appartenant au même niveau de discours, et des enchaînements hiérarchiques d'autre part, où les échanges entretiennent entre eux des relations de dépendance. Voici un exemple de séquence interlocutoire contenant des échanges structurés hiérarchiquement. Il s'agit d'un dialogue de relève de poste enregistré dans un atelier de production de pâte à papier (Grusenmeyer & Trognon, 1995, 1996; Trognon & Grusenmeyer, 1997) : A est l'opérateur descendant (celui qui quitte le poste de travail), B l'opérateur montant qui va le remplacer sur ce même poste.

(...)

A1 : (...) et les pissettes, ça a l'air d'aller mieux.

B1 : et celle de derrière, elle soulève toujours un peu la feuille, si t'as remarqué.

A2 : ben oui, peut-être. Mais, j'ai pas eu de pâte par rapport à hier, j'ai pas eu de pâte après hein.

B2 : j'en ai eu

A3 : t'en as eu ? moi j'en ai pas eu hein

B3 : et j'avais rediminué un peu, parce que je trouvais qu'elle écartait un peu la

feuille et ça faisait euh... gicler.

A4 : ah oui, moi ce que j'ai, j'ai rouvert, c'est celle de devant ce matin, un tout petit poil, parce que bon, t'as vu aujourd'hui j'ai cassé (le descendant montre le cahier, matin, partie droite), bon, j'ai tiré la pointe euh... trois fois...

B4 : oui

A5 : mais la bande, elle a pas été coupée. J'ai pas nettoyé les pissettes hein. J'ai même pas enlevé la pâte à la main, rien et y en a pas après, y a juste un peu de fibres. c'est tout hein.

B5 : parce qu'elles sont bien réglées.

A6 : c'est aussi bien, hein ?

(...)

La structure hiérarchique de cette séquence est donnée à la Figure 1.

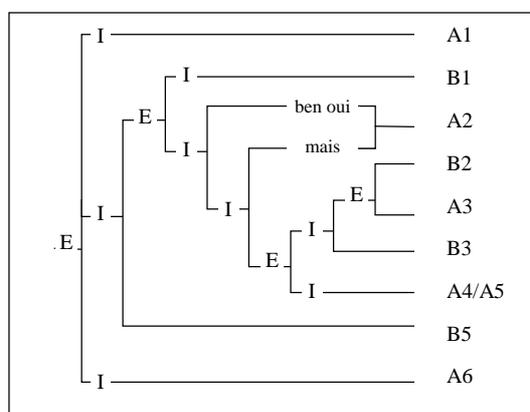


Figure 1. Structure hiérarchique de la séquence.

L'échange le plus subordonnant est complet dans la mesure où son illocution initiale est satisfaite et cette satisfaction ratifiée :

A1 : (...) et les pissettes, ça a l'air d'aller mieux

(...)

B5 : parce qu'elles sont bien réglées.

A6 : c'est aussi bien, hein ?

En effet, en expliquant le contenu propositionnel de A1 et en énonçant une raison à l'énonciation de A1, B5 ratifie cette énonciation tout en donnant son accord au contenu de cette énonciation. Nous sommes devant un échange complet (Roulet et al., 1985) dans la mesure où A cautionne ensuite indirectement l'explication A6. En revanche, même intuitivement (on trouvera une démonstration technique dans les références citées précédemment), on voit bien que d'autres échanges, subordonnés donc, ont préparé la satisfaction de l'illocution initiale. En effet, l'opérateur montant n'y souscrit pas dans un premier temps et semble même la critiquer. C'est

seulement *après* que ses critiques ne seront pas retenues (et selon un processus interlocutoire qu'il serait trop long de restituer ici) que l'opérateur montant acceptera le point de vue de l'opérateur descendant, B5 ayant à la fois fonction de conclusion du débat dans lequel ils se sont engagés à la suite de B1 et de confirmation de A1 (d'où la portée proximale et distale du connecteur *parce que*).

A partir de ces éléments de base, la structure hiérarchique d'une conversation apparaît naturellement : en effet, les échanges insérées n'ont d'autres fonctions que de préparer la pertinence du second élément d'un échange dont les éléments ne sont plus, de fait, contigus (Ghiglione & Trognon, 1993, pp. 207 et ss.; Kerbrat-Orecchioni, 1990, pp. 234 et ss. pour plus d'informations).

Parmi les structures, certaines présentent d'ailleurs une organisation typique fonctionnellement interprétable comme réalisant une intentionnalité collective. Communiquer une information (Grusenmeyer & Trognon, 1995, 1996, 1997), débattre (Ghiglione & Trognon, 1993; Trognon & Larrue, 1994), négocier (Trognon & Kostulski, 1996), animer un groupe (Ghiglione & Trognon, 1993; Larrue & Trognon, 1993), prendre une décision en groupe (Trognon & Galimberti, 1996; Trognon & Kostulski, 1996) en sont des exemples. Conçu de ce point de vue, un débat par exemple (Trognon, 1990, 1991, 1993; Trognon & Larrue, 1994; Trognon & Kostulski, 1996)² est un ensemble de tactiques et de stratégies visant à attaquer et/ou à défendre une illocution et se déroulant en trois phases. La première constitue l'état initial du débat : c'est le couple interlocutoire formé d'une illocution et de l'illocution qui l'attaque. Hormis les implicatures et les actes indirects, tous les composants d'une illocution sont susceptibles de faire l'objet d'un débat, notamment les présuppositions, et plus, les conditions préparatoires et de sincérité que les autres conditions. L'état intermédiaire est la suite des mouvements grâce auxquels les interlocuteurs cherchent à "emporter le morceau" ; l'activité principale des débattants consistant à mettre l'adversaire en contradiction et pour celui-ci à se "sortir" de cette situation. L'état terminal est sa résolution. Ces structures peuvent donner lieu à des sous-types. Par exemple, les débats politiques télévisés (Trognon & Larrue, 1994) comportent des contraintes supplémentaires s'ajoutant aux contraintes "normales" des débats. Un projet théorique dont le but est de fournir une théorie de la conversation

2. Je prends cet exemple en raison de l'importance qui a été accordée au débat en psychologie du développement (*cf.* la notion de conflit socio-cognitif) et en psychologie sociale (*cf.* Moscovici & Doise, 1992; Trognon & Galimberti, 1996).

en tant que matrice d'accomplissement des rapports sociaux et des cognitions ne peut pas négliger les structures car c'est en leur sein que se réalisent nombre d'événements socio-cognitifs. Par exemple, le conflit socio-cognitif (y compris sa résolution), processus dont on a souvent souligné l'importance dans l'acquisition, relève certainement d'une structure originale (et qui reste encore à décrire précisément) combinant les structures du débat et de la négociation dans leurs dimensions à la fois cognitives et sociales.

Les transactions

Le troisième composant d'une interlocution concerne ces jeux de langage institutionnalisés que sont les psychothérapies (Labov & Fanshel, 1977; Proïa, 1994; Trognon, 1990; Trognon & Bertoni, 1992), les entretiens de conseil (Bange, 1987) ou de recueil d'information (Blanchet, 1990), les questionnaires médicaux, les dialogues homme-machine (Saint-Dizier, 1996; Trognon, 1996), etc. Il s'agit de situations d'interaction conventionnellement surdéterminées qui s'organisent en fonction des attentes et des rôles institutionnalisés qu'elles portent. Un procès par exemple est une forme de transaction particulière et distincte d'autres formes de transactions. Une transaction renvoie à une structure interlocutoire reconnaissable dont l'organisation, socialement accomplie, est régie par un ensemble de conventions. L'organisation des transactions est faite sur un mode *ad hoc* : nul patient ne remet en cause le déroulement d'une visite médicale et son organisation interne (diagnostic, décision, prescription, recommandation...). De nombreuses transactions ont été analysées dans la littérature, en particulier dans l'univers scolaire (Sinclair & Coulhart, 1977), dont il n'est pas possible de faire l'inventaire dans le cadre restreint de cet article (voir cependant Kerbrat-Orecchioni, 1990 pour un tableau partiel).

La double dimension socio-cognitive de l'interlocution

Tous ces objets doivent donc pouvoir s'analyser comme accomplissant *à la fois* des événements cognitifs et des rapports sociaux. Mais puisque les transactions sont formées de structures et celles-ci d'échanges, ce sont ces derniers qui doivent finalement être porteurs de la double dimension d'accomplissement qui est requise par la théorie.

De la double dimension socio-cognitive des composants élémentaires à la double dimension socio-cognitive des structures et des transactions

La chose est facile si on convient de dire qu'un échange est composé (à un niveau sub-atomique, donc, corpusculaire, pour prolonger notre analogie) d'actes de langage. Je sais bien que cette notion n'est plus guère en faveur en Analyse des Conversations et qu'elle a subi d'importantes critiques tant au sein de l'Analyse Conversationnelle qu'à la suite de la publication de *La Pertinence* (Moeschler, 1988; Sperber & Wilson, 1989; Trognon, 1994). Mais ces critiques sont pour la plupart injustifiées (Trognon, 1995). De plus, et c'est ce qui nous importe ici, la notion d'acte de langage est la seule qui définisse l'énonciation comme une action socio-cognitive. Un acte de langage est en effet, tel qu'il est défini en logique illocutoire (Brassac & Trognon, 1996, 1997; Ghiglione & Trognon, 1993; Searle & Vanderveken, 1985; Vanderveken, 1988, 1990), l'application d'une force sur un contenu propositionnel. La force définit le type d'*action* (assertive, commissive, directive, déclarative, expressive) qu'accomplit l'acte de langage. Le contenu propositionnel définit, lui, la *représentation* (ou la cognition) par rapport à laquelle une force est mise en œuvre dans le monde. C'est, comme l'écrit Searle (1985, p. 323), « l'état de choses ou l'action prédiquée dans l'acte de langage avec une force déterminée » représentant les conditions de satisfaction de l'acte de langage. Le contenu propositionnel est ainsi un peu comme la "matière" cognitive qui accompagne l'action de la force sur le monde. Il est la représentation qui oriente le travail de la force. Le contenu propositionnel d'un directif par exemple est la représentation que le locuteur veut faire être vraie (c'est-à-dire réalisée dans le monde) au moyen du directif.

« Étant donné que les actes illocutoires ont des conditions de succès et des conditions de satisfaction [du fait qu'ils sont composés d'une force s'appliquant sur un contenu propositionnel, AT], et que ces dernières sont fonction des conditions de vérité de leur contenu propositionnel, il y a deux ensembles de valeurs sémantiques irréductibles dans l'interprétation des énonciations : 1) *les valeurs de succès*, qui sont le succès et l'insuccès, et 2) *les valeurs de vérité* qui sont le vrai et le faux. Tout énoncé élémentaire d'une langue naturelle exprime, dans chaque contexte possible d'emploi, selon une interprétation sémantique, un acte illocutoire qui est ou n'est pas accompli avec succès et est ou n'est pas satisfait dans ce contexte selon cette interprétation » (Vanderveken, 1988, p. 48).

Il devrait être maintenant tout à fait clair que la notion d'acte de langage restitue en les intégrant organiquement la dimension sociale et la dimension cognitive de l'activité langagière. C'est donc à partir de cette notion qu'il faut définir l'échange, les structures et les transactions.

Ainsi, de niveau en niveau, en déployant au fur et à mesure de l'avancement de l'interlocution ses dimensions sociales et cognitives obtient-on une sorte de parallélisme entre les niveaux sub-microscopique et macroscopique des séquences conversationnelles, selon le modèle suivant : $F_i(p_j) \Leftrightarrow \Sigma[F_i(p_j)]$, où le symbole Σ signifie qu'un échange, une structure et une transaction sont des ensembles de relations reliant des contenus propositionnels (plan cognitif) et des forces (plan des rapports sociaux).

La représentation de la double dimension socio-cognitive de l'interlocution

Une séquence s'analysera donc selon le schéma de la Figure 2.

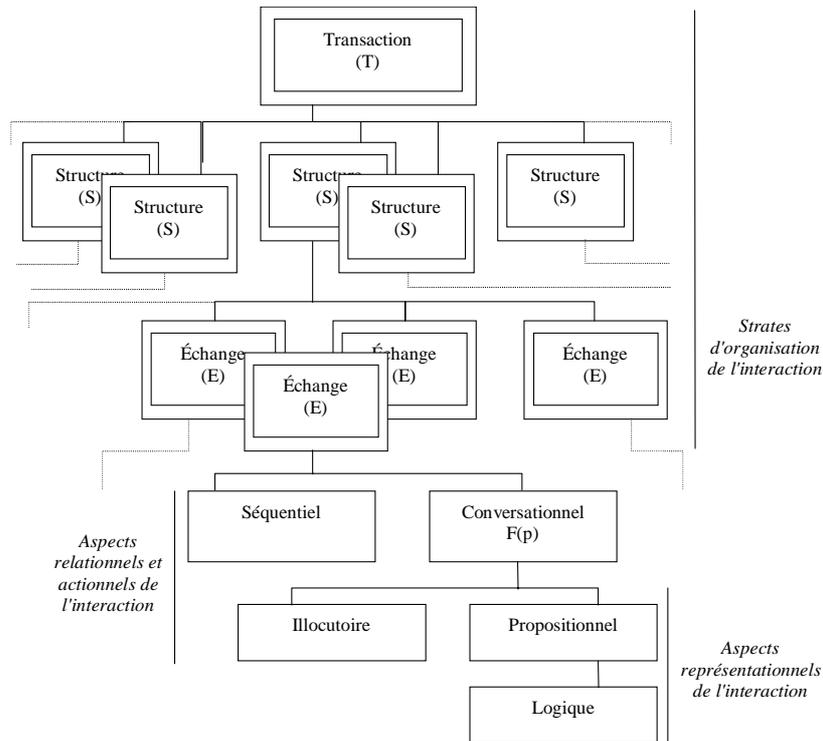


Figure 2. Les strates et niveaux d'analyse des interactions.

Concrètement, cela revient à se donner le Tableau 1. Les lignes sont remplies progressivement au fur et à mesure de l'occurrence des énoncés composant la séquence conversationnelle. Chaque énoncé est ainsi défini

par sa position séquentielle et par son rôle conversationnel. Le rôle conversationnel est ensuite envisagé du point de vue de l'acte illocutoire (littéral ou implicite (acte indirect ou implicature)) et de l'acte locutoire (propositionnel) que l'énonciation de l'énoncé permet d'accomplir. Il est évident que l'ensemble des rôles conversationnels réalisés par une illocution est une fonction de la position de cette illocution dans la séquence.

Tableau 1. Tableau d'analyse interlocutoire.

Transaction	Structures	Échanges	Séquentiel	Conversationnel	
				Illocutoire	Cognitif

Ainsi, dans la séquence suivante constituant une partie d'une transmission (Trognon & Kostulski, 1996) orale inter-équipes dans un service de médecine générale d'un hôpital, l'illocution IDEs 285 constitue au moins i) un engagement à soigner M. P au moyen de comprimés de Duphalac ; ii) une déduction du syllogisme pratique permettant de résoudre le problème posé par la constipation de M. P et iii) un refus de la proposition faite juste avant (IDEm 284) par l'infirmière du matin.

(...)

IDEm 281 *au niveau des selles ?*

AS1 282 *sinon y a pas de selle depuis qu'il est arrivé*

AS2 283 *il est rentré mardi soir*

IDEm 284 *on pourrait peut-être lui donner deux Microlax ce soir ?*

IDEs 285 *je vais lui donner deux Duphalac ce soir*

IDEm 286 *si ça vient ce sera bien*

(...)

L'organisation progressive de la conversation, notamment grâce aux connecteurs, engendre peu à peu *sur la droite du tableau* sa dimension cognitive (c'est la portée cognitive des connecteurs, plus riche que la portée des connecteurs logiques correspondant qui en dérivent) et simultanément *sur la gauche du tableau* sa dimension sociale. Pour la séquence ci-dessus par exemple, nous obtenons le tableau 2, où le côté droit décrit les raisonnements et les décisions (individuels et de groupe) et le côté gauche les rapports sociaux (de coopération entre les Aides Soignantes, de division du travail hiérarchisé entre les Aides Soignantes et chacune des Infirmières, de compétition entre les Infirmières) mis en œuvre au cours de l'interlocution.

On notera que la structure cognitive qui émerge progressivement de la conversation comporte de nombreuses propositions implicites (Grusenmeyer & Trognon, 1996). Cela ne constitue cependant pas un très gros problème dans la mesure où l'on dispose de méthodes relativement fiables pour les identifier (*cf.* par ex, Van Eemeren & Grootendorst, 1996).

Tableau 2. Organisation socio-cognitive d'une séquence de transmission inter-équipes (en italiques le raisonnement et les propositions sur lesquelles il porte implicitement mis en œuvre dans la discussion).

Transaction	Structure	Séquentiel	Conversationnel		
			Illocutoire	Cognitif	
				Partagé	Non partagé
Construction du diagnostic	I	(...)	Question d'information		
		IDE m 281			
Prescription	E	(D)E	Déduction	M. P est constipé (=C)	X = Microlax
		1° AS 282			
	I	2° AS 283	Complément de réponse		
		IDE m 284			
		IDE s 285	Refus de la proposition 284		
Évaluation	I	IDE m 286			
		(...)			

Un exemple d'analyse interlocutoire

Je vais maintenant expliciter cet exposé sur un exemple très simple (Trognon, 1995; Trognon & Saint-Dizier, 1997), le lecteur intéressé en trouvera d'autres portant sur l'élaboration collective d'une relation sociale (Ghiglione & Trognon, 1993; Larrue & Trognon, 1993; Trognon & Kostulski, 1996) ou d'une opération arithmétique (Trognon, Saint-Dizier de Almeida, & Grossen, ici même, chap. 4).

La séquence et son origine

(...)
NI Alors j'efface "SOCIETE"

- E2 *Ouais*
 N3 *Mince ça marche pas*
 E4 *Est-ce que tu as ton curseur placé là où il faut ?*
 N5 *Ah non, alors je remonte*
 E6 *Tu prends ta souris, tu le fais avec ta souris tu cliques devant le "E" de "SOCIETE" et ton curseur va apparaître*
 (...)
 N11 *Et le "E" là ?*
 (...)

Cette séquence est extraite d'un corpus de dialogues coopératifs multimodaux au cours desquels un novice et un expert doivent coopérer en vue d'initier le premier au maniement d'un traitement de texte (logiciel Word sur Macintosh)³. Pour que le novice parvienne à résoudre au moyen de la souris et du clavier (mode gestuel) les tâches qui lui incombent, une coopération (mode oral) s'impose, d'autant plus nécessaire que dans la situation à laquelle l'extrait correspond l'expert n'a pas accès à l'écran du novice et ne peut donc pas observer directement ce qu'il fait. L'expérimentation comporte deux phases. Au cours de la première phase, le novice et l'expert (le tuteur) examinent sur papier un premier texte (texte de départ) et le texte à obtenir (texte-cible), puis ils définissent les transformations à effectuer. Le principal objectif ici est de faire comprendre au novice l'ensemble des opérations à réaliser pour atteindre l'état final. Lors de la seconde phase, le sujet assisté par l'expert effectue les modifications définies, à l'écran, ici, effacer le mot SOCIETE du texte source.

La dimension cognitive de la séquence

Sur sa dimension cognitive, la séquence peut être segmentée en deux périodes. La première, (N1, E2, N3), signale l'échec d'une tentative d'effacer le mot SOCIETE. La seconde, (E4, N5a, N5b, E6, (...), N11), revient à identifier l'action correctrice dont la satisfaction conditionne l'opération d'effacement, à l'accomplir et à constater un nouvel échec. Prenons ces deux périodes successivement et décrivons pas-à-pas, au fur et à mesure du déroulement séquentiel de l'extrait comment cette séquence conversationnelle s'organise progressivement sur ses dimensions sociale et cognitive.

3. Les sessions expérimentales ont été filmées et enregistrées au Laboratoire de Psychologie du travail de l'Université de Toulouse-Le-Mirail (Professeur Navarro). Elles ont été transcrites au GEDIC (Groupe d'Etudes "Dialogue et Coopération"). Ce groupe formé par des représentants de différentes équipes universitaires ou du Centre National de la Recherche Scientifique, animé par P. Falzon (Conservatoire National des Arts et Métiers), a été subventionné par le CNRS dans le cadre du programme Cognisciences.

N1 peut s'entendre littéralement comme une assertion décrivant l'action que le novice est en train de faire ($p = j'efface\ SOCIETE$) et non littéralement comme une offre ou plus simplement un commissif que nous noterons $C(p)$, C désignant la force commissive et p le contenu propositionnel sur lequel elle s'applique, à savoir : effacer SOCIETE. Notons que cette illocution est introduite par le connecteur *alors* qui indique qu'elle s'ensuit du discours qui précède, *alors* opérant le passage entre les deux phases de l'expérimentation. E2 se comprend soit comme un *back channel* soit comme une acceptation de l'offre. N3, enfin, est une illocution complexe formée d'un expressif (*mince*) et d'une assertion de la non satisfaction de l'action d'effacer SOCIETE, soit :

$$\begin{aligned} N3 &= \\ N3a + N3b &= [E(\neg p), A(\neg p)] \end{aligned}$$

[N3a + N3b] est la concaténation d'énoncés en quoi consiste l'énoncé complexe N3. $[E(\neg p), A(\neg p)]$ est sa traduction en un acte illocutoire complexe formé de l'expressif $E(\neg p)$ par lequel le novice exprime un état psychologique d'étonnement consécutif de ce qu'il observe sur l'écran suite à l'action qu'il vient d'accomplir et de l'assertif $A(\neg p)$ que décrit l'échec de l'action d'effacer SOCIETE. Dans cette illocution complexe, $A(\neg p)$ joue un rôle d'explication (ou de raison) de l'état psychologique ; puisqu'en effet $A(\neg p)$ représente l'état du monde (*ça marche pas*) à propos duquel un état psychologique a été exprimé. C'est pourquoi l'expressif et l'assertif ont le même contenu propositionnel ($\neg p$), qui représente la non satisfaction de $C(p)$. On remarquera que (N3b) se rapporte simultanément au monde (car décrivant un état de choses) et au discours (car décrivant la non satisfaction de (N1) donc une propriété sémantique de cet énoncé). On remarquera également qu'il n'y a pas que les assertifs qui contribuent au contenu cognitif de l'interlocution. Les expressifs, du moins dans cette séquence, le font également.

Venons-en maintenant à la seconde période. L'action correctrice (q) dont la satisfaction est nécessaire à l'effacement du mot SOCIETE est déduite par le novice (N5b) puis par l'expert (E6) à l'issue d'un échange question-réponse (E4, N5a) constituant également une explication de l'état de choses rapporté en N3. Voyons cela de plus près. En tant qu'énoncé, E4 constitue une question $Q(q$ ou $\neg q)$. En tant qu'illocution, c'est littéralement une demande d'information. Des interprétations non littérales (et non exclusives les unes des autres) sont également pensables : une assertion implicite que le curseur est mal positionné $A(\neg q)$;

une explication du fait que *ça ne marche pas* (du genre $[\neg p \rightarrow \neg q]$; une requête $D(q)$ de positionner correctement le curseur et par conséquent une assertion toujours implicite que la satisfaction de $D(q)$, c'est-à-dire q , entraînera p , c'est-à-dire la satisfaction du commissif initial $C(p)$. Si donc l'expert avait en vue d'accomplir non littéralement les illocutions définies ci-dessus, le discours du novice en N5a-b reviendrait à accorder l'assertion que le curseur est mal placé, à satisfaire la requête de positionner correctement le curseur et à accorder l'explication que l'expert propose de la non satisfaction du commissif initial⁴.

Tableau 3. Organisation socio-cognitive d'une relation tutorielle.

Transaction	Structures	Séquentiel	Conversationnel		
			Illocutoire	Cognitif	
				N	E
		N1 E2 N3a N3b	$C(p)$ $E(\neg p)$ $A(\neg p)$	$\neg p$	
		E4	$Q(q \text{ ou } \neg q)$ $A(\neg q)$ $D(q)$ $A(\neg p \rightarrow \neg q)$		$\neg q$ $\neg p \rightarrow \neg q$
		N5a	Réponse: $A(\neg q)$	$\neg q$	
		N5b	$C(q)$	$\neg p \rightarrow \neg q$ $q \rightarrow p$ ----- q	
		E6	$D(q)$		
		(...)			
		N11	Q $A(\neg p)$	$q \rightarrow p$ $\neg p$ ----- $\neg q \text{ ou } \neg(q \rightarrow p)$	

Il suffit cependant de s'en tenir à une interprétation littérale des énoncés pour comprendre la réaction du novice. Par l'intermédiaire de la question de l'expert, le novice, en répondant $\neg q$, après avoir asserté $\neg p$, va assumer une formule du genre $[\neg p \rightarrow \neg q]$, pour ensuite, sur la base de la contraposée $[q \rightarrow p]$ s'engager à $C(q)$: *alors je remonte*, en espérant sans doute que la satisfaction de $C(q)$ permettra d'effacer enfin SOCIETE. Comme E6, qui décrit littéralement les différentes sous-actions $((q1 + q2 + \dots) = q)$ composant q et qui demande non littéralement au novice de les accomplir, revient à ratifier l'action envisagée par le novice, la formule qui la justifie peut être considérée comme partagée par le no-

4. Labov et Fanshel (1977) ont déjà théorisé ce genre de phénomène, mais selon une problématique différente de celle qui est exposée ici.

vice et l'expert. N11 va une nouvelle fois constater l'échec de l'action d'effacer SOCIETE. S'il reste un E, en effet, comme il ressort de la question, c'est que SOCIETE n'est pas encore effacé et que nous sommes toujours dans la situation $\neg p$, où $C(p)$ n'est pas satisfait. Aussi la question N11 affirme-t-elle implicitement $A(\neg p)$, donc que SOCIETE n'est pas effacé bien que le curseur ait été positionné correctement, soit :

$$\begin{array}{l} q \rightarrow p \\ \neg p \\ \hline \neg q \text{ ou } \neg(q \rightarrow p) \end{array}$$

L'analyse interlocutoire de la séquence précédente est résumée dans le Tableau 3 (les composants implicites de la conversation sont en italiques).

La dimension sociale de la séquence

La relation sociale qu'accomplit cette séquence, c'est-à-dire sa dimension sociale, est une relation tutorielle. Cartron et Winnykamen (1995) la définissent par trois caractéristiques. Tout d'abord, une relation tutorielle est une relation dans laquelle les partenaires sont pleinement engagés, où, comme l'écrivent les auteurs précédents, « l'enrôlement des deux partenaires constitue une condition nécessaire » (1995, p. 142). Ensuite, une relation tutorielle est une situation dissymétrique. La dissymétrie concerne l'expertise respective des partenaires (un enseignant par rapport à un élève par exemple) alors qu'une dissymétrie de statut ou de pouvoir n'est nullement nécessaire. Enfin, les objectifs des partenaires sont complémentaires dans une relation tutorielle. Pour le novice il s'agit d'apprendre. Pour le tuteur il s'agit de faire apprendre un savoir « qui se ramène à la réduction de la différence (de la dissymétrie) sur le savoir ou le savoir-faire qui est l'enjeu de leurs échanges » (*ibidem*, p. 142) ; « les interventions d'un des deux partenaires (l'expert ou tuteur) permett(a)nt à l'autre (le novice, ou "tutoré") de progresser dans la résolution du problème » (*ibidem*, p. 142). D'un point de vue plus conversationnel, un dialogue tutoriel est un dialogue dont le but est l'acquisition d'un savoir ou d'un savoir-faire par l'un de ses participants, que ce but soit un but proprement conversationnel ou qu'il relève d'une intentionnalité collective qui s'impose de l'extérieur à la conversation. Si le dialogue tutoriel a parfois été défini comme une situation de transmission d'un savoir déclaratif et/ou procédural, cette définition n'est guère adéquate dans la mesure où il consiste très rarement en un simple transfert d'information passant de

l'émetteur au récepteur. Alors qu'un certain nombre de travaux existent dans la littérature sur les dialogues tutoriels (Mchoul, 1978; Sinclair & Coulthard, 1975, par exemple), peu se sont réellement attachés à décrire leur engendrement progressif au fur et à mesure de leur déroulement. Les travaux issus de l'Analyse Conversationnelle se sont surtout portés sur les aspects institutionnels du dialogue didactique et ceux provenant de la psychologie du développement adoptent une vision trop télescopique pour pouvoir fournir des modèles précis du déroulement effectif des dialogues tutoriels. Cependant, bien qu'une théorie du dialogue tutoriel reste encore à faire, on devrait pouvoir s'accorder facilement sur au moins deux de leurs propriétés. Si la représentation qui doit être acquise à l'issue d'un dialogue tutoriel est en général bien définie, les voies conversationnelles de l'acquisition sont quant à elles nécessairement imprévisibles. Autrement dit, l'acquisition de l'information (du savoir) se fait parallèlement à l'élaboration d'une conversation au cours de laquelle les interlocuteurs coordonnent et organisent coopérativement leurs illocutions. Le dialogue tutoriel est certes finalisé, mais cette finalité ne déterminant pas directement la figure conversationnelle qui la réalise, c'est tout l'éventail des actes de langage qui sera mis à contribution et non uniquement, comme on pourrait le croire naïvement, le sous-ensemble des assertions. D'autre part, la représentation-but ne peut être bien définie que comme une représentation abstraite qui doit elle-même faire l'objet d'une co-élaboration pertinente. Cependant, comme cette représentation-but gouverne le dialogue tutoriel, les différentes représentations qui tendent vers elle dans le dialogue tutoriel constituent autant de pivots à partir desquels il se développe. Autrement dit, puisque ces représentations s'expriment dans des illocutions, ce sont les contenus propositionnels des actes de langage agencés dans un dialogue tutoriel qui cimentent sa structure.

En quoi peut-on dire maintenant qu'une relation tutorielle s'accomplit en même temps que se construit la conversation, y compris dans sa dimension cognitive ? La relation tutorielle émerge ou s'accomplit dans la structure interlocutoire de deux manières. Tout d'abord, elle émerge au travers de la distribution sur les interlocuteurs des types d'actes illocutoires à contenus propositionnels équivalents : les commissifs littéraux ou non sont pour le novice ; les directifs littéraux ou non sont pour l'expert. "Placer le curseur là où il faut", "remonter", "prendre la souris (...) cliquer devant le E de SOCIETE" sont en effet des descriptions équivalentes de la même action, sauf qu'elles gagnent en précision au fur et à mesure du déroulement de la séquence. Mais E4 est une injonction indirecte de placer le curseur là où il faut, N5b (*je remonte*) un commissif indirect et

E6 (*tu prends ta souris, tu le fais avec ta souris, tu cliques devant de E de SOCIETE*) un directif. Par conséquent, si les illocutions E4, N5b et E6 convergent sur leurs contenus propositionnels, elles divergent quant à leurs forces. C'est notamment grâce à ce phénomène que s'accomplit la relation tutorielle et en particulier la dissymétrie qui la caractérise. Mais la relation tutorielle s'accomplit également au travers des enchaînements inter-illocutoires. Ainsi en est-il, par exemple, du rapport entre N3 et E4. En accomplissant E4, l'expert "prend" N3 comme une demande (Dascal, 1992), parce qu'il satisfait une interprétation de N3 en tant que demande (Brassac & Trognon, 1997; Ghiglione & Trognon, 1993; Trognon & Brassac, 1992). En prenant N3 comme une demande, l'expert accomplit son rôle d'expert. En enchaînant conformément à cette prise de rôle, le novice la confirme et assume un rôle complémentaire, de novice, s'il ne l'a pas déjà fait auparavant, au moment de N3. Ce faisant, le novice et l'expert accomplissent, chacun pour leur part, la relation tutorielle, d'ailleurs jusque dans certains de ses traits les plus saillants : l'expert ne donnant pas la réponse (le curseur n'est pas correctement placé), mais questionnant le novice pour qu'il la formule "de lui-même". (N3, E4) est ainsi au cœur de l'organisation illocutoire-propositionnelle de cette séquence. Comment ces deux illocutions s'articulent-elles ? Et pourquoi, d'ailleurs, devraient-elles s'articuler ? Nous pourrions imaginer ici une sorte de règle accommodée à la façon de Labov et Fanshel (1977). Cette règle, propre aux situations tutorielles, stipulerait que lorsqu'un novice asserte le non accomplissement d'un état de choses qu'il est censé réaliser, l'expert interprète cette assertion comme une demande d'explication ou comme une requête d'aide. Il semble cependant qu'il n'y ait pas lieu de recourir ici à une telle règle. N3 peut se comprendre littéralement comme une assertion de non satisfaction de N1 et non littéralement comme une demande d'information ou une requête d'aide⁵. Mais en tant que rapport social de deux personnes qui ont une tâche à accomplir ensemble (faire en sorte que le novice efface le mot), la relation tutorielle surdétermine les énonciations, tant au niveau de leur production qu'à celui de leur interprétation. Si N joue effectivement son rôle de novice, il ne peut guère vouloir communiquer seulement une description d'un état de choses, ou, si telle est son intention, il ne pourrait accomplir l'acte qui la réalise sans se douter que l'expert ne s'arrêtera pas à une interprétation littérale de N3 mais y verra l'accomplissement d'une communication plus complexe. La

5. La critique que nous faisons à l'encontre d'une analyse "à la" Labov et Fanshel est identique à celle qu'avance Searle à l'encontre de la théorie des postulats de conversation (Searle, 1982).

réci-proque vaut pour l'expert interprétant N3 et/ou produisant E4. Pour rester sur cette illocution, l'expert intentionne probablement de communiquer une explication et/ou de fournir de l'aide au novice ; ou du moins il ne peut pas ne pas soupçonner que le novice s'appropriera ainsi E4. E4 est donc une illocution coopérative au sens de Grice (1979) car elle correspond "à ce qui est exigé" d'un expert digne de ce nom, "au stade atteint" par l'interaction, "par le but ou la direction acceptée" de la relation tutorielle "dans laquelle (il) est engagé". E4 est également pertinente au sens de Sperber et Wilson (1989), la question implicite d'une réponse ("tu n'as pas ton curseur placé là où il faut"), une explication (selon laquelle le mauvais placement du curseur est une cause du fait que SOCIETE n'est pas effacé et que le novice n'est pas parvenu à accomplir cette action qu'il se proposait de faire), une injonction de positionner correctement le curseur, etc. Du coup, le rapport de E4 à N3 se trouve intersubjectivement établi comme la relation d'une demande d'aide (ou d'explication) à l'action qui la satisfait (Dascal, 1992; Ghiglione & Trognon, 1993; Trognon & Brassac, 1992).

Conclusion

A l'origine de l'ethnométhodologie, la thèse que la conversation constitue un domaine d'accomplissement des rapports sociaux remonte à une trentaine d'années, aux travaux de Garfinkel (1967) et a depuis donné lieu à de très nombreuses études empiriques (*cf.* pour une présentation de ce paradigme : Trognon, 1994). Au contraire, la thèse que la conversation constitue une matrice de la pensée (Trognon, 1993, 1997) n'a pas conduit à une égale productivité empirique, bien que son affirmation, sous la plume de Mead, de Vygotski et du "jeune" Piaget, date du milieu du siècle. En bref, bien que l'affirmation que la conversation est une matrice d'accomplissement des rapports sociaux et des cognitions ne soit pas une idée neuve, on doit noter d'une part son inégal développement dans les différents domaines des sciences humaines et sociales et d'autre part sa presque absence dans les diverses branches de la Psychologie. Le présent article n'a pas eu d'autre prétention que d'offrir une démarche d'analyse permettant d'étudier comment la dynamique de l'interlocution produit conjointement du social et du cognitif. Nous espérons en particulier qu'elle aura permis d'approcher plus qu'il n'est généralement fait les raisonnements "naturellement" mis en œuvre dans les interlocutions.

Le raisonnement naturel est élaboré pas-à-pas par les interactants conjointant leurs illocutions, c'est-à-dire construisant de la conversation.

Il se présente donc plutôt comme une dimension latente ou potentielle de la conversation que comme un phénomène directement accessible (Grusenmeyer & Trognon, 1996; Trognon, 1992, 1994). Pour l'exhiber, nous nous sommes autant que possible interdit d'importer dans les séquences des interprétations qui ne seraient pas accomplies matériellement par les interlocuteurs dans les enchaînements auxquels ils procèdent au cours de leurs prises de parole successives. Cette démarche revient à travailler avec une version particulière du principe de charité et consiste à n'imputer à un interlocuteur que les croyances qui rendent possibles l'enchaînement conversationnel qu'il effectue ; notre démarche rejoignant ainsi celle de l'Analyse Conversationnelle (Heritage, 1990; Levinson, 1983; Trognon, 1994; Trognon & Grusenmeyer, 1997). Il reste que nous avons abandonné l'Analyse Conversationnelle à partir du moment où nous avons essayé d'explicitier les raisonnements en tant que tels, c'est-à-dire de les dégager de leurs effectuations conversationnelles. Les formalisations auxquelles nous sommes parvenus sont évidemment des modèles d'observateurs. Rien ne prouve, bien sûr, que les interlocuteurs pensent ainsi et rien ne prouve, d'ailleurs, qu'ils dialoguent en pensant leurs discussions logiquement. Les explicitations formelles que nous avons tentées sont donc des "passages à la limite" des séquences. Elles n'en sont pas l'essence. Pour tenter d'exprimer les formalisations précédentes, nous nous sommes appuyés sur la logique propositionnelle. Rien ne prouve que nous avons fait le "meilleur choix". Mais il faut bien commencer par quelque chose et pour l'heure, nous manquons d'un appareil de description adéquat. Un tel appareil en effet devrait à la fois "pragmatiser" la logique et inversement "logifier" l'argumentation. Nous en sommes encore loin.

Bibliographie

- Bange, P. (1987). *L'analyse des interactions verbales : La dame de Caluire*. Berne : Peter Lang.
- Bernicot, J., Trognon, A., & Caron-Pargue, J. (1997). *La conversation : Aspects sociaux et Cognitifs*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Bernicot, J., Trognon A., & Caron-Pargue, J. (1997). Dimensions de la conversation. In J. Bernicot, A. Trognon, & J. Caron-Pargue (Eds.), *La conversation : Aspects sociaux et Cognitifs*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Bertoni, N., & Trognon, A. (1992). Structures communicationnelles de la situation thérapeutique (deux théories pragmatiques à l'épreuve de la conversation psychanalytique). In Q. Debray & B. Pachoud (Eds.), *Le récit : Aspects philosophiques, cognitifs et psychopathologiques* (pp. 89-99). Paris: Masson.
- Blanchet, A. (Ed.). (1990). Anatomie de l'entretien. *Psychologie Française*, 35-3,

171-251.

- Brassac, C. (1992). Analyses de conversations et théorie des actes de langage. *Cahiers de linguistique française*, 13, 62-76.
- Brassac, C. (1994). Speech acts and conversational sequencing. *Pragmatics and Cognition*, 2, 1, 191-205.
- Brassac, C., & Trognon, A. (1995). Formalizing the theory of intentionality. *Journal of Pragmatics*, 23, 555-562.
- Cartron, A., & Winnykamen, F. (1995). *Les relations sociales chez l'enfant, genèse, développement, fonctions*. Paris : Armand Colin.
- Dascal, M. (1992). On the pragmatic structure of conversation. In H. Parret & J. Verschueren (Eds.), *(On) Searle on conversation* (pp. 35-57). Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins Publishing Compagny.
- Davidson, D. (1980). *Essays on Actions and Events*. Oxford : Clarendon Press.
- Davidson, D. (1991). *Paradoxe de l'irrationalité*. Combas : L'éclat.
- Dennett, D. (1990). *La stratégie de l'interprète*. Gallimard, Paris.
- Doise, W. (1988). Régulations sociales des opérations cognitives. In R. Hinde, A.N. Perret-Clermont, & J. Stevenson-Hinde (Eds.), *Relations interpersonnelles et développement des savoirs* (pp. 419-439). Delval : Berne.
- Doise, W., & Mugny, G. (1984). *Le développement de l'intelligence*. Paris : InterEditions.
- Flieller, A. (1986). *La co-éducation de l'intelligence*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Garfinkel, H. (1967). *Studies in Ethnomethodology*. Englewood Cliffs NJ : Prentice Hall.
- Garfinkel, H. (1990). The Curious Seriousness of Professional Sociology. In B. Conein, M. de Fornel, & L. Quéré (Eds.), *Les formes de la conversation. Vol. 1.* (pp. 69-79). Paris : CNET.
- Ghiiglione, R., & Trognon, A. (1993). *Où va la pragmatique ?* Grenoble : PUG.
- Goffman, E. (1973). *Les rites d'interaction*. Paris : Minuit.
- Goodwin, C., & Heritage, J. (1990). Conversation Analysis. *Annual Review of Anthropology*, 19, 283-307.
- Grice, P.H. (1979). Logique et conversation. *Communications*, 30, 57-72.
- Grusenmeyer, C. (1995). *De l'analyse des communications à celle des représentations fonctionnelles partagées. Une application à la relève de poste*. Thèse, Université René Descartes, Paris.
- Grusenmeyer, C., & Trognon, A. (1995). L'analyse interactive des échanges verbaux en situation de travail coopératif : l'exemple de la relève de poste. *Connexions*, 65, 1995-1, 43-62.
- Grusenmeyer, C., & Trognon, A. (1996). Structures of natural reasoning within functional dialogues. *Pragmatics and cognition*, 4, 2, 305-346.
- Grusenmeyer, C., & Trognon, A. (1997). Les mécanismes coopératifs en jeu dans les communications de travail : un cadre méthodologique. *Le travail humain, tome 60, n°1/97*, 5-31.
- Heritage, J., (1990). Interactional Accountability : a Conversation Analytic Pers-

- pective. In B. Conein, M. de Fornel, & L. Quéré, (Eds.), *Les formes de la conversation, vol 1*, 23-50. Paris : CNET.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1990). *Les interaction verbales, Tome 1*, Paris : Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1995). Où en sont les actes de langage ? *L'information grammaticale*, 66, 5-13.
- Labov, W., & Fanshel, D. (1977). *Therapeutic discourse*. New-York : Academic press.
- Larrue, J., & Trognon, A. (1993). Organization of turn-taking and mechanisms for turn-taking repairs in a chaired meeting. *Journal of Pragmatics*, 1993/19, 177-196.
- Levinson, S. (1983). *Pragmatics*. Cambridge : Cambridge university Press.
- Mchoul, A. (1978). The organisation of turns at formal in the classroom. *Language in Society*, 7, 183-213.
- Moeschler, J. (1985). *Argumentation et conversation*. Paris : Hatier.
- Moeschler, J. (1989). *Modélisation du dialogue*. Paris : Hermes.
- Moeschler, J. (1993). Relevance and conversation. *Lingua*, 90, 149-171.
- Moscovici, S., & Doise, W. (1992). *Consensus et dissensions*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Perret-Clermont, A.N., & Nicolet, M. (1988). *Interagir et connaître*. Cousset : Delval.
- Piaget, J. (1940). *Essai sur la théorie des valeurs qualitatives en sociologie statique*. Genève : Publications de la faculté des sciences économiques et sociales.
- Piaget, J. (1945). *Les opérations logiques et la vie sociale*. Genève : Publications de la faculté des sciences économiques et sociales.
- Piaget, J. (1951). L'explication en sociologie. In *Introduction à l'épistémologie génétique. Tome III*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Piaget, J. (1976). Postface à "Hommage à Jean Piaget". *Archives de psychologie*, XLIV, 223-228.
- Roulet, E. (1985). *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne : Peter Lang.
- Roulet, E. (1992). On the structure of conversation as negotiation. In H. Parret, & J. Verschueren (Eds.), *(On) Searle on conversation* (pp. 91-101). Amsterdam : John Benjamins.
- Sacks, H. (1984). Notes on Methodology. In J. M. Etkinson, & J. Heritage (Eds.), *Structures for social action : Studies in Conversation Analysis* (pp. 21-27). Cambridge : Cambridge University Press.
- Searle, J. (1982). *Sens et expression*. Paris : Minuit.
- Searle, J. (1985). *L'intentionnalité*. Paris : Minuit.
- Searle, J. (1992). Conversation. In H. Parret & J. Verschueren (Eds.), *(On) Searle on conversation* (pp. 227-245). Amsterdam : John Benjamins.
- Searle, J., & Vanderveken D. (1985). *Foundations of illocutionary logic*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Sinclair J., & Coulhart M. (1975). *Towards an analysis of discourse. The English*

- used by teachers and pupils*. Oxford : Oxford University Press.
- Sperber, D., & Wilson, D. (1989). *La pertinence*. Paris : Minuit.
- Suchman, L. (1987). *Plans and situated action : the problem of human-machine communications*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Trognon, A. (1990). La gestion de l'échange dans l'entretien. *Psychologie française*. 35/3, 195-205.
- Trognon, A. (1990). Relations intersubjectives dans les débats. In A. Berrendonner & H. Parret (Eds.), *L'interaction communicative* (pp. 195-213). Berne : Peter Lang.
- Trognon, A. (1991). L'interaction en général : sujets, groupes, cognitions, représentations sociales. *Connexions*, 57/1, 9-27.
- Trognon, A. (1992). Psicologia cognitiva e analisi delle conversazioni. In C. Galimberti (Ed.), *La conversazione : prospettive sull'interazione psico-sociale* (pp. 115-157). Milan : Guerini studio.
- Trognon, A. (1993). La négociation du sens dans l'interaction. In J.F. Halté (Ed.), *Inter-actions* (pp. 91-121). Metz : Centre d'analyse syntaxique de l'université de Metz.
- Trognon, A. (1994). Sur la théorie de la construction interactive du quotidien. In A. Trognon, U. Dausendschoen-Gay, U. Krafft, & C. Riboni (Eds.), *La construction interactive du quotidien* (pp. 7-52). Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Trognon, A. (1995). Structures interlocutoires. *Cahiers de linguistique française*. 17, 79-98.
- Trognon, A. (1995). La fonction des actes de langage dans l'interaction : l'exemple de l'intercompréhension en conversation. In V. de Nuچهze, & J.M. Colletta (Eds.), "L'interaction en question", *LIDIL*, 12, 67-87.
- Trognon, A. (1995). Pragmatique formelle et pragmatique empirique. *Information grammaticale*, 66, 17-24.
- Trognon, A. (1996). L'interlocution des conversations et des dialogues personne-machine. In J. Vivier (Ed.), *Psychologie du dialogue homme-machine en langage naturel* (pp. 17-35). Paris : Europia.
- Trognon, A. (1997). Conversation et raisonnement. In J. Bernicot, A. Trognon, & J. Caron-Pargue (Eds.), *La conversation : Aspects sociaux et Cognitifs*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Trognon, A., & Brassac, C. (1992). L'enchaînement conversationnel. *Cahiers de linguistique française*, 13, 76-107.
- Trognon, A., Dausendschoen-Gay U., Krafft U., & Riboni C. (Eds.). (1994). *La construction interactive du quotidien*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Trognon, A., & Galimberti, C. (1996). La virtù della discussione libera nelle decisioni di gruppo. In C. Regalia, & G. Scaratti (Eds.), *Conoscenza e azione nel lavoro sociale* (pp. 97-111). Roma : Armando.
- Trognon, A., & Grusenmeyer, C. (1997). To resolve a technological problem through conversation. In Resnick L. B., Saljo, R., & Pontecorvo C. (Eds.), *Discourse, tools and reasoning : situated cognition and technologically sup-*

- ported environments* (pp. 87-110). New York : Springer Verlag.
- Trognon, A., & Kostulski, K. (1996). L'analyse de l'interaction en psychologie des groupes : économie interne et dynamique des phénomènes groupaux. *Connexions*, 1996, 68, 73-115.
- Trognon, A., & Larrue, J. (1994). *Pragmatique du discours politique*. Paris : Armand Colin.
- Trognon, A., & Retornaz, A. (1989). Clinique du rationnel : psychologie cognitive et analyse des conversations. *Connexions*, 53, 69-91.
- Vanderveken, D. (1990). Meaning and speech acts. In P. Cohen, J. Morgan, & M.E. Pollack (Eds.), *Intentions in communication*. Cambridge : Cambridge University press.
- Vanderveken, D. (1988). *Les actes de discours*. Bruxelles : Mardaga.

